

## Hic et nunc

Christian DUBOIS

« Il faut prendre l'être comme une synthèse  
appuyée à la fois sur l'espace et le temps.  
Il est au point de concours du lieu  
et du présent : hic et nunc. »

Bachelard, *L'intuition de l'instant*

(55) Considérons ces deux propositions qui sont rapportées d'un échange avec un pédopsychiatre qui travaille au sein d'une institution fermée pour adolescents (IPPJ) :

- Ils se rassemblent pour voler ;
- Ils se rassemblent et ils volent.

Propositions nullement équivalentes en ce qu'elles font appel chacune à une temporalité et à une causalité très différentes : ainsi, la deuxième insiste sur la détermination que la situation peut avoir sur le sujet.

Il n'est pas impossible que notre travail avec ceux qui s'exceptent de tout le tissu social, les désaffiliés, nous oblige à penser notre intervention comme une clinique de l'événement entendu non seulement comme une rencontre, mais aussi (56) comme un moment nodal, un *sinthôme social*.

La temporalité avec laquelle ces sujets viennent me rencontrer est le plus souvent celle de l'urgence. Mais qu'est-ce donc ? Ils semblent guidés par un temps logique : il y a urgence à dire de se trouver à un temps pour conclure qui n'a pas toujours été précédé d'un moment pour comprendre.

A La Gerbe <sup>1</sup>, nous avons choisi de répondre présent à une telle exigence.

---

1. La Gerbe est un service de santé mentale situé à 1030 Bruxelles.

Il me semble que l'événement a parfois valeur d'impératif : nous sommes *convoqués* à répondre. Pour certains, en effet, un acte, une parole, un événement, ... ne peuvent rester sans réponse, comme s'ils étaient convoqués à *faire face*.

*Etre convoqué* à, serait-ce le mode de l'urgence que je rencontre dans ma clinique à La Gerbe ?

Tous ces jeunes *au bout d'être énervés* (consultez à ce sujet le travail de Jacques Guillou <sup>2</sup>), qui ont *la rage*, ces jeunes *enfermés dehors* (feuilletez à ce sujet le petit opuscule de S. Rabinovitch <sup>3</sup>) sont-ils tous des malades ou prendre la rue, dé-linquer serait-il un *acte politique*, une façon d'exister pas-tout inscrit ?

Un acte de rupture radical, une façon de vouloir se délier de tout Autre, de ne vouloir dépendre d'aucun Autre social ou familial, au risque de ne dépendre que de soi, voire de plus rien du tout... Loin de moi cependant l'idée de nier que les conséquences d'un tel acte résonneront autrement en fonction de la structure psychique. Mais il n'y a pas de structure de l'errant, ni du délinquant.

Il y a trop de condescendance dans notre façon d'entendre ces sujets tentant à tout prix de les faire réintégrer leur place : enfin la place que nous pensons être la leur.

Mais cette adolescence-là, cette désaffiliation du lien social et de la loi, a cette affinité avec l'errance : elle ne se laisse pas si facilement réintégrer en un lieu : demandez aux responsables d'institutions ce qu'ils en pensent...

Il y a trop de méconnaissance aussi de ce que prendre la rue, zoner est un acte pour subjectiver un *laisser tomber par l'Autre* impensable. Un acte d'autant (57) plus fort qu'il est un choix inconscient : une façon de se fonder d'une *autonomie*.

Faute de repérer d'où se soutient un sujet quand il se désaffilie, la tendance sociale actuelle n'a d'autre recours que de tenter de lui imposer un carcan *en place de structure* et développe ainsi des politiques qu'il faut bien qualifier de concentrationnaires.

Parmi toutes les bonnes raisons que nous avons de nous méfier de notre regard sur le monde de la rue, je soulignerai celle-ci : il s'agit là d'un monde où le regard peut très directement, d'une façon quasi paranoïaque, mettre en cause le lieu d'où ces sujets soutiennent leur existence, à la façon d'une injure qui viendrait trop brutalement nommer leur être en panne en ne laissant plus de place à un être à venir et engendrer ainsi des réactions violentes ou meurtrières pour se préserver d'un tel défi.

On a pu écrire – consultez à ce propos le travail de S. Lesourd <sup>4</sup> dans le remarquable livre de J-J. Rassial *Y a-t-il une psychopathologie des banlieues* – que si les adolescents ont toujours exprimé leurs souffrances d'exister dans des agirs

---

2. J. GUILLOU, *Les jeunes sans domicile fixe et la rue*, Paris, L'Harmattan, 1998.

3. S. RABINOVITCH, *La Forclusion*, Ramonville Saint-Agne, Erès, 1998.

4. S. LESOURD, *Les désarrimés de la loi*, in J-J. Rassial, *Y a-t-il une psychopathologie des banlieues ?*, Paris, Erès, 1998.

souvent tapageurs parfois violents, c'est leur signification qui a changé : elle se serait déplacée d'une *révolte contre le père* à une *quête désespérée de rupture avec la mère archaïque*. Voilà qui est bien dit.

Mon expérience ne va pas à l'encontre d'une telle compréhension, mais vous propose de faire un pas de plus : les actes posés par ces sujets qui se désaffilient ont, non dans l'anecdotique parfois dramatique de leurs passages à l'acte, mais dans leur organisation, valeur d'acte de coupure, de subjectivation.

Au bout d'un temps, en tant que telle, cette décision de rompre est irréversible. Et toute tentative d'en nier l'importance, en plus d'être vouée à l'échec, est source de violence inouïe à leur égard.

Si on a pu parler de métaphore délirante, faudrait-il parler de *métaphore délinquante* au sens où elle serait fondatrice d'un destin, d'un ensemble de significations, d'un mode d'exister ? Que serait-elle ?

Méfiez-vous, je suis en train de vous amener à cette question : y aurait-il une (58) manière de délinquer qui soit acceptable pour le sujet et pour le social ? Une manière de *linquere*, de laisser, d'abandonner qui ne vous conduise pas ipso facto au *delinquere*, être en défaut, faillir ?

Ou alors ce mode de coupure relèverait-il d'une autre opération ?

Si la fonction paternelle est bien, comme le souligne G. Le Gaufey<sup>5</sup> dans son livre *L'éviction de l'origine*, ce qui nous permet de nous délier de notre origine et ainsi de la retrouver au cœur de chaque signifiant, par quoi ce genre de rupture s'en distinguerait-elle ?

Peut-être précisément de ne pas retrouver en soi ce dont on s'est séparé.

Par le monde dans lequel elle nous fait basculer assurément.

Si vous voulez bien considérer l'effet de re-symbolisation de la métaphore paternelle, effet de rétroaction en ce qu'elle vient symboliser ce qui l'a été primordialement (ce que Lacan note par le signifiant *Désir de la Mère*), c'est cet effet de rétroaction, qui est proprement la temporalité à la fois induite par et de la fonction paternelle, qui me paraît mis à mal dans ces situations.

Vous savez peut-être qu'il s'agit pour moi d'aborder la clinique de la désaffiliation, non par le déclin de l'imaginaire paternelle dans le social (qui comporte toujours peu ou prou l'idée d'une restitution qui peut mener au pire) mais par l'implosion du lieu d'inscription du sujet, fût-elle sous la forme d'existence : le *non-lieu de l'Autre*.

Il me semble en effet que le *choix de la rue* fait basculer celui qui s'y engage dans le non-lieu.

L'opposition entre lieu et non-lieu passe par la qualité de la parole qui nomme ce qui y fait lien. Le lieu a à voir avec la nomination qui le fonde et détermine la façon dont nous l'habitons. Pour imaginer cela, nous pourrions penser que rien ne dit qu'être propriétaire, louer ou squatter un lieu sont strictement équivalents par exemple...

---

5. G. LE GAUFEY, *L'éviction de l'origine*, Paris, EPEL, 1994.

J. Lacan <sup>6</sup> soutient que l'inconscient c'est le lieu d'où ça parle... et aussi que : « Quelque chose, à l'insu du sujet est profondément remanié par les effets du signifiant impliqué dans la parole. C'est pour autant et pour la moindre de ses (59)paroles, que le sujet parle, qu'il ne peut faire que toujours une fois de plus se nommer sans le savoir et sans savoir de quel nom. »

Le lieu est donc ce qui inscrit ce qui est nommé et ce qui du même coup échappe à la nomination. Il est ainsi ternaire.

Le lieu a ainsi à voir avec la lignée : nous avons notre place et du même coup nous en sommes délogés. La nomination étant tout autant ce qui confère notre rang que ce qui pousse à l'exil : comme sujets, nous sommes tous fondamentalement nomades. Constaté avec moi que le nomadisme est donc une *hétéro-nomie* : c'est d'un Autre que, primordialement, nous recevons notre place.

Toute autre est l'errance : il s'agit là d'une *auto-nomie*, de l'acte de *s'instituer... par soi même*.

Errer, étymologiquement, se trouve au confluent de deux racines :

– l'une vient de *error*, *errare* se tromper, aller à l'aventure

– l'autre vient de *ire*, *itus* aller et *iterare* qui a donné errant, errement.

Et s'il est vrai que *errare humanum est*, que se tromper est le propre de l'homme, au sens où tout homme est irréductible à sa place, son rang ou sa fonction, l'étymologie nous rappelle que l'errance renvoie à la répétition la plus radicale.

Le non-lieu a aussi à voir avec la nomination, mais d'une façon telle que ce qui lui échappe n'y trouve pas droit d'asile.

Peut-être est-ce là-dessus que J. Lacan <sup>7</sup> attirait notre attention quand il distinguait le *nommer-à* de la fonction de nomination (du Nom-du-Père) pour remarquer qu'il avait tendance de nos jours à se substituer à elle : « Il est tout à fait étrange que là, le social prenne prévalence de nœud, et qui littéralement fait la trame de tant d'existences, c'est qu'il détient ce pouvoir du nommer-à au point qu'après tout s'en restitue un ordre, un ordre qui est de fer. »

« Qu'est-ce que cette trace, cette trace désigne comme retour du Nom-du-Père dans le Réel en tant que précisément que le Nom-du-Père est *verworfen...* » <sup>8</sup>

Le non-lieu est aussi, comme vous le savez sans doute, une notion de droit : il (60)s'agit d'un jugement prononcé à la clôture de l'instruction, d'un acquittement avant poursuite quand *il n'y a pas lieu de poursuivre*.

L'homologie avec ce que j'essaie de cerner pourrait être celle-ci : l'instruction est une façon d'établir les faits, elle admet et enregistre ce qui

---

6. J. LACAN, *L'identification*, Inédit, 10/01/1962.

7. J. LACAN, *Les non-dupes errent*, Inédit, 19/03/1974.

8. Ibidem.

devra être soumis à un tribunal. Un peu comme le jugement d'attribution freudien admet ce qui doit être soumis à l'épreuve de la réalité. Il y a non-lieu quand ce qui a été admis ne trouverait pas sa place devant une autre juridiction.

Cette question du non-lieu, c'est par la temporalité qu'il induit (à la fois pour le sujet et pour le groupe : la relativité nous apprend en effet que l'espace-temps n'est pas seulement le lieu d'accueil du sujet, mais détermine aussi son être) que je l'aborderai aujourd'hui.

Le temps, bien sûr, n'est pas la temporalité. Déjà saint Augustin, dans ses *Confessions* (XI), notait que la temporalité est le temps de la conscience, le temps subjectif. La temporalité est toujours distendue entre le présent, le passé et l'avenir. Ces trois notions ayant des valeurs très différentes.

« Ce qui m'apparaît maintenant avec la clarté de l'évidence, c'est que ni l'avenir ni le passé n'existent. Ce n'est pas user de termes propres que de dire : "Il y a trois temps, le passé, le présent et l'avenir." Peut-être dirait-on plus justement : "Il y a trois temps : le présent du passé, le présent du présent, le présent du futur." Car ces trois sortes de temps existent dans notre esprit et je ne les vois nulle part ailleurs. Le présent du passé, c'est la mémoire ; le présent du présent c'est l'intuition directe ; le présent de l'avenir, c'est l'attente. »<sup>9</sup>

N'est-il pas sensible que, quand le passé n'a plus cours, le futur et le présent en deviennent comme sans épaisseur. Ne voyons-nous pas éclore à ce moment, toute une série d'investissements à très court terme, éphémère succession de projets... qui ne suffisent assurément pas à constituer l'avenir.

Toute possibilité d'investissement du présent comme lieu pour un sujet passe donc par la possibilité d'y articuler le passé et le futur.

Or, le non-lieu est aussi non-lieu de la mémoire, comme une récusation de ce fonds de mémoire pourtant nécessaire à chacun, un désinvestissement par le (61) sujet et par l'Autre du souvenir. Et plus précisément du souvenir comme *cause de soi*

Ainsi il modifie aussi profondément la temporalité et va jusqu'à l'exclure : il est le domaine de l'instantané : un présent sans profondeur. *Hic et nunc*.

Même si comme le soutient A. Comte-Sponville<sup>10</sup> : « Le présent est mon lieu, depuis le commencement ; le présent est mon temps, et le seul... », *la temporalité reste le temps subjectif*. Du reste, le présent auquel il fait référence est bien différent de l'instantané en ce qu'il est tressé du passé et du futur.

Il me semble que le signifiant est le mode lacanien de la présence de l'éternité dans le présent. La diachronie et la synchronie permettant de penser sa présence autrement que la phylogenèse freudienne.

Il existe de plus une temporalité propre du signifiant longuement développée par Lacan dans son séminaire *L'identification* à laquelle je vous

---

9. SAINT AUGUSTIN, *Confessions*, XI, 20, cité par A. Comte-Sponville, *L'être-temps*, Paris, PUF, 1999, p. 21.

10. A. COMTE-SPONVILLE, *L'être-temps*, op. cit., p. 40.

renvoie.

Une temporalité en trois temps :

- partant du signe, de la trace,
- de son effacement par l'opération de lecture du signe,
- pour enfin noter *par un cerne* que cet effacement *me* concerne : que cette trace effacée entourée connote le sujet.

Lacan précisant bien qu'il ne saurait y avoir d'articulation du signifiant sans ces trois temps.

Toute constitution du lieu du sujet suppose la constitution et la mémorisation d'un certain nombre de *points de capiton* qui vont faire tenir l'Autre comme lieu... ce qui suppose *l'acceptation de représentations d'objet* comme primordiales<sup>11</sup>. La constitution de ces ponctuations détermine bien pour un sujet la signification de son existence.

D'autres<sup>12</sup> avant moi ont soutenu l'hypothèse que ces points de capiton résultent du nouage entre une représentation fantasmatique, un vécu affectif et un trait de l'objet / de la situation.

(62) Ces premières représentations vont constituer non seulement les premières identifications du sujet et ainsi être responsables de sa singularité, mais encore vont devenir une *matrice relationnelle* qui va conditionner de façon déterminante les relations que le sujet va pouvoir investir pulsionnellement par la suite.

Tout le travail psychique va consister par la suite à pouvoir se détacher sous la forme de relecture, de ces premières représentations d'objet pour y substituer d'autres, qui cette fois vont porter la marque de la culture, de la langue... de l'Autre social. Ce qui n'est pas sans lien avec ce que S. Freud appelle le Jugement d'existence. Ce travail psychique peut donc osciller entre deux bornes :

- D'une part une absence de refoulement de ces premières représentations d'objet, laissant ainsi le sujet dans l'attente d'un futur qui ne serait que retour de l'identique.
- D'autre part un rejet, voire un désinvestissement de tout souvenir qui laisse ceux-ci comme désaffectés.

Je vous parle bien aujourd'hui de ces situations de désaffectation, de désinvestissement actif de ce fonds de mémoire.

Je vous parle de ces sujets qui n'auraient rien à vous dire, non pas seulement parce qu'ils ne vous demandent rien parce qu'ils auraient l'obligation de consulter par exemple, mais parce qu'ils ne voient pas très bien ce qu'ils pourraient vous dire. Sujets qui n'arrivent pas à se dire.

Cela s'est passé. Ce n'est plus. Sans plus. Ceux pour qui l'enfance n'est

---

11 S. Freud parle du Jugement d'attribution.

12. Notamment P. AULAGNIER in « Se construire un passé », *Bulletin Freudien*, n° 33, 1999.

qu'un repère plus ou moins désaffecté, repère généalogique qui semble n'entretenir aucun lien avec la façon dont le sujet se lie aux autres. Enfance qui ne sert à rien en quelque sorte.

Ces moments de désafférence ne sont pas à confondre avec des moments *dépressifs* en ce qu'ils ne comportent aucune idée d'une perte qui serait irréparable, aucun surinvestissement d'un passé.

Il ne s'agit pas seulement d'une rupture avec un passé, une origine, mais une rupture avec notre idée la plus commune, notre *théologie monothéiste de l'origine*.

Est-ce que d'autre part, l'appui qu'ils prennent sur le *réseau*, c'est-à-dire ce qu'ils recréent comme lien social, est une réponse en forme de palliatif à l'implosion de la dimension culturelle ? Un nom du père qui vient soutenir leur acte.

(63) Deux configurations répondent à cette description :

- A une enfance *normale* où rien de signifiant ne peut être signalé, succède comme un coup de tonnerre dans un ciel d'azur un passage à l'acte qui ne cesse de surprendre...
- Ou encore une enfance qui n'est faite que de ruptures et où il n'y aurait rien à objecter tant cela paraît programmé, destin en forme de fatalité dont le sujet semble exclu.

Je vous parle donc bien de sujets qui ont *choisi* de fonder leur existence sans vouloir dépendre d'aucun Autre, d'aucuns signifiants qui les constituent et pourraient ramener à la surface un raz de marée de détresse.

Je vous parle de ceux qui ont été contraints – faute qu'une symbolisation primordiale ait pu opérer un premier effet de distanciation – de fonder les agencements symboliques, réels et imaginaires de leur vie de façon à ne pas trop risquer de croiser dans le Réel des signifiants qui appelleraient et feraient lecture de ces plaies ouvertes.

Existe-t-il des traces en attente d'être signifiantes ? Traces dont la lecture provoquerait :

- Et le refoulement secondaire ;
- Et un affect dont la violence pourrait être telle qu'elle empêcherait toute relecture.

Existe-t-il, comme le supposent Bergès et Balbo <sup>13</sup>, une structure écrite de la douleur des expériences vécues qui attend d'être lue pour être éprouvée/refoulée ?

Il s'agit donc pour moi de rendre compte d'une certaine désaffectation d'un passé par son maintien à l'état de traces pas encore signifiantes. Ce qui n'empêche pas son retour sous forme d'effraction. Le non-lieu serait ainsi une façon de faire tenir un lieu seulement par de l'écrit.

Je vous parle d'eux à ces moments où, le hasard de leur vie a ramené

---

13. J. BERGÈS et G. BALBO, *Jeu des places entre la mère et l'enfant*, Ramonville Saint-Agne, Erès, 1998.

brutalement, réellement ces questions/ vécus archaïques à leur actualité (Qui au détour de la naissance d'un enfant, qui lors d'un deuil, d'un placement...)

(64) Je vous parle de ces moments où tous ces efforts pour rejeter un Réel (*Ausstossung*) se déchirent sur une rencontre fortuite. Rappelez-vous : errance vient de *errare*, mais aussi d'*iterare*. Quand le voile de la méprise se déchire, il n'est plus question de Vérité du sujet... mais de retour dans le Réel de ce qui se répète.

Il est des situations de traumatismes précoces qui installent le sujet dans la détresse psychique : *Hilflosigkeit*, disait Freud quand l'Autre se détourne de lui et défaille à lui rendre intelligible ce qu'il vit.

Il ne s'agit pas seulement de vécus de violence inouïe, mais de situations où l'accumulation de ce *laisser tomber* n'a pu être pensé comme ayant une fin. Présent sans issue qui condamne le sujet à s'y installer.

Ainsi se conçoit un Jugement d'existence qui s'autonomise d'un Jugement d'attribution. Il ne s'agit plus de se constituer en destituant un certain nombre de valeurs qui valent pour autant de moments identificatoires, mais de se constituer sans elles.

Non pas être en dehors de, mais être sans.

Peut-on être hors de son histoire ?

Peut-on être sans histoire ?

Que devient un Jugement d'existence ainsi libéré ?

Qu'est-ce donc qu'exister ?...

C'est être hors de soi, répond le philosophe, toujours en avant de soi, comme le dit M. Heidegger, toujours jeté dans le monde et se projetant dans l'avenir, toujours transcendant son propre être...

Mais le philosophe, ici, rend l'âme.

Et le Jugement d'existence cède le pas à un Jugement d'*insistance*, au sens étymologique d'*être dans*... dans un présent qui se révèle être un instantané, un espace du *au jour, le jour*, du proche en proche dont la métonymie semble être l'agent essentiel <sup>14</sup>.

(65) Alors, que pouvons-nous faire ?

Il est bien sûr des rencontres cliniques encourageantes : telle cette adolescente qui au nom d'un « c'est mon histoire » est saisie d'une fureur de ré-interroger ce qui lui est arrivé quand elle avait 18 mois... viols, sévices, tortures... qui ont conduit à une cascade de rupture dont un placement.

Que s'agissait-il pour elle de faire par cette relecture de sa trace dans de sordides procès verbaux de police ? Non pas de prendre connaissance d'un passé, car ces ados ont le chic de rencontrer souvent sur leur chemin une *bonne âme*, qui, un parent, qui, un service social..., pour leur balancer la *vérité* à la façon d'une gifle.

---

14 Que Comte-Sponville me pardonne de déformer ainsi un concept qu'il avance...



La lecture d'articles de presse, des *faits divers* dégoulinant d'une jouissance malsaine lui avait déjà tout appris.

Il s'agissait pour elle non pas de se construire un passé, mais de le subjectiver : de se construire un *passé comme cause* d'elle-même... alors que l'espace de l'errance est sans cause de soi, il est *causa sui*, il est *succession* de faits. Car le non-lieu n'est bien sûr pas *hors temps*, mais il consacre un principe de succession en place d'un principe d'historisation. Or, si la succession prend certes en compte la chronologie, elle n'est pas fondée sur la substitution (et donc sur la métaphore) comme l'est l'historisation. Si la succession est ternaire (elle impose de tenir compte de deux événements et du trait d'union entre l'avant et l'après), la causalité tout comme l'histoire sont quant à elles quaternaires.

De cette lecture des traces des ruptures de son histoire qu'elle opère cette fois dans un lien, oserais-je dire, de transfert à un autre, je ne vous en soulignerai que trois traits sans trop les commenter :

1. D'abord toute l'importance qu'elle accorde aux noms qui ont jalonné son parcours comme autant de points de repère rendus signifiants pour elle (comme la station Austerlitz l'est pour un Français ou Waterloo pour un Anglais). C'est que la lecture des signes n'est pas sans lien avec la nomination...

2. Ensuite, du côté de l'analyste, cela suppose de pouvoir supporter l'horreur. Car celle-ci est bien de votre côté : très gentiment d'ailleurs, elle ponctue cette lecture d'un « et vous, ça va ? »

Comme si ce qui était en jeu était un travail sur le transitivity (nous (66) rappelant par là que c'est bien lui qui inscrit le sujet dans un temps : le futur antérieur).

3. Enfin l'apparition de rêves sous forme de cauchemars lui permettant d'analyser ses identifications dans ces scènes traumatiques.

Mais le plus fréquemment, vous n'obtiendrez pas ce travail psychique. Tout au plus quand les rencontres du Réel vous en donneront l'occasion (une naissance, une rupture amoureuse, etc.) vous pourrez tenter d'en saisir avec eux les enjeux subjectifs. Vous aurez alors, mais à ces occasions seulement, accès à un passé redevenu actuel. C'est ce que j'appelle une clinique de l'événement.

Au téléphone, hier encore, elle voulait savoir si j'avais parlé à son fils de 5 ans du suicide du père de l'enfant.

Je l'avais rencontrée, jeune mère à nouveau enceinte, quand elle venait à peine de le *recupérer*, comme on dit.

Il n'était question que de coupures dans le réel, que d'arrachement : séquestrée par son *amant* parce qu'elle voulait se défenestrer, elle m'expliqua les violences qui l'assaillaient. Il y avait cette nouvelle grossesse insupportable au point de se ou d'être jetée dans l'escalier.

Il y avait ce concubin qui la battait, la menaçait d'un couteau, mais dont elle s'avéra inséparable.

Il y avait cet enfant, qui se mutilait devant tous.

Il y avait son père hospitalisé en psychiatrie où elle l'avait connu.

Il y avait...

Perdue entre les ponts, les centres d'accueil, les squats plus ou moins douteux et les salles d'urgence des hôpitaux psychiatriques, elle zone depuis le placement de son fils aîné entre Tournai et Verviers

Quel sens pouvait donc bien prendre ce coup de téléphone sinon celui de parler de cet événement grave : la mort violente d'un père... qui la renvoyait au décès du sien quand elle était encore une grande fille. Elle était entrée dans une période d'alcoolisme peu après ce décès. Ce qui n'est pas banal pour une jeune fille qui n'était pas encore adolescente.

Pourtant, ce père dont la mort apparaît comme événement déclenchant, elle (67) ne le voyait qu'épisodiquement, placée dans son institution *depuis toujours*. De mère, elle ne connut que l'absence.

Que retenir de ce portrait-robot qui viendrait préciser ce que serait cette clinique de l'événement ?

Que ces histoires de vie resteront le plus souvent des récits de ruptures, davantage que ceux des liens aux autres qui les ont précédés.

Que ce qui a l'air de fonctionner comme points de rupture précède peut-être en fait des ultimes tentatives d'investir des relations aux allures de répétition.

Que ce travail de mise en mots fera peut-être travail de symbolisation, mais viendra inmanquablement échouer quant à symboliser l'absence radicale et primordiale des relations précoces suffisamment bonnes. Ainsi la notion de négligence si souvent employée par les milieux psycho-sociaux trouverait une définition structurale : la non réponse de l'Autre.

Qu'enfin, comme le laissa entendre un lapsus au cours d'une entrevue dans le cabinet du juge de la jeunesse, son errance servait moins à se *protéger* de son terrible amoureux qu'à chercher à se couper de sa mère qui, comme un aimant repousse un autre dans son sillage...

Il est donc permis de se demander si cette rencontre, que j'ai définie comme événement, n'est pas seule capable de tenir lieu de nouage à l'Autre : au sens où elle appellerait une lecture de ce qui se passe au regard de ce qui s'est passé.

Elle serait ce qui est exigé quand un sujet est confronté à un Autre qui ne répond pas, c'est-à-dire un Autre qui ne donne pas au sujet les moyens de lui rendre intelligible son existence. Ces événements seraient-ils dès lors des *sinthômes* en mal d'un Autre ?

Il me semble au bout de quelques années passées à les entendre que nous n'avons guère le choix : il convient de respecter ce choix subjectif sans hypostasier la marginalité, sans la haïr non plus.

Car l'espace de la rue est le lieu de la débrouille, d'une inventivité parfois déconcertante. L'exclusion n'est pas simplement un *hors de*, un grand néant.

Il nous restera dès lors à trouver avec eux comment ils ont essayé de *s'en*

*sortir* (c'est bien là un signifiant de celui qui coule) et humblement d'y mettre parfois votre grain de sel...

(68) Respecter ce choix subjectif consiste primordialement à lui faire *crédit*, à trouver avec eux les moyens de rester *hors de*, pas-tout inscrits<sup>15</sup> qui soit acceptables c'est-à-dire sans trop de violence ni pour le sujet, ni pour le social.

Parce que leur faire crédit, c'est leur supposer une capacité de faire des hypothèses, c'est-à-dire des liens sur ce qu'ils vivent.

Et puis, à vous faire les *ambassadeurs* de ces bricolages, façon *do it yourself* auprès du sujet et du social.

C'est déjà tout un travail de *réinscription*.

---

15. Pas-tout inscrits dans l'exercice social de la fonction phallique : une étude des conséquences de ce type d'inscription sur la sexualité et la parentalité serait à faire pour en dire davantage...